

GUERRE DE CLASSE

TRAVAIL • COMMUNAUTÉ • POLITIQUE • GUERRE

Titre original :
Work - Community - Politics - War
prole.info - 2005

Traduction & publication :
vinaigre@riseup.net - 2012

« On demande à tous leur avis sur tous les détails pour mieux leur interdire d'en avoir un sur la totalité »

Raoul Vaneigem.



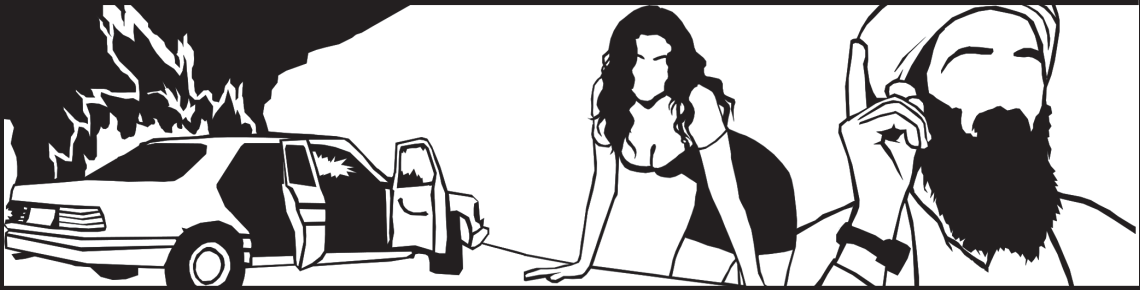
Partout autour de nous, si on regarde bien,
le monde échappe à notre contrôle.

Pour survivre, on se confronte chaque jour
à un vaste environnement changeant en permanence.

2



On nous balade d'une catastrophe naturelle à une attaque terroriste... d'un nouveau régime alimentaire à une nouvelle famine... des histoires de cul d'une star à la corruption d'un homme politique... d'une guerre de religion à un miracle économique... d'une nouvelle pub alléchante au cliché d'une plainte contre le gouvernement sur un plateau de télé... des « astuces » pour devenir l'amoureux idéal aux « astuces » pour éviter que les supporters sportifs partent en émeute... de nouvelles bavures policières à de nouveaux problèmes de santé...



On retrouve le même processus partout... dans les gouvernements démocratiques comme dans les gouvernements totalitaires... dans les multinationales comme dans les petites entreprises familiales... dans les cheeseburgers comme dans le tofu... dans l'opéra comme dans la musique country ou le rap... dans tous les pays et dans toutes les langues... dans les prisons, les écoles, les hôpitaux, les usines, les bureaux, dans les zones de guerre ou dans les épicereries. Quelque chose aspire nos vies et nous les recrache en pleine gueule, sous forme d'images.



Ce truc-là est produit par notre propre activité – notre travail de tous les jours, nos vies vendues heure après heure, semaine après semaine, de génération en génération. Nous n'avons ni propriété ni business pour faire de l'argent, du coup on est bien obligés de vendre notre temps et notre énergie à quelqu'un d'autre. Nous sommes la classe ouvrière d'aujourd'hui : les proles.

TRAVAIL

« Le capital est le travail mort qui, comme un vampire, ne vit qu'en pompant du travail vivant, et plus il vit, plus il en pompe. »

K. Marx.



Nous ne travaillons pas parce qu'on en a envie.

Nous travaillons parce que nous n'avons pas d'autres moyens pour gagner de l'argent.



Nous vendons notre temps et son énergie à un patron, afin d'acheter les choses dont nous avons besoin pour survivre.



4

On nous a regroupés entre travailleurs et assignés à différentes tâches. Nous avons des compétences spécifiques et recommençons sans cesse les mêmes tâches, encore et encore.



Notre temps de travail ne fait pas vraiment partie de nos vies. C'est du temps mort, contrôlé par nos patrons et nos managers.

Au travail, on passe son temps à faire des choses que nos patrons peuvent vendre. Que ce soient des objets comme des chemises en coton, des ordinateurs ou des immeubles, des prestations comme laver des sols ou des malades, ou des services, comme conduire un bus, servir dans un restaurant, ou téléphoner à des gens pour leur vendre des trucs inutiles.

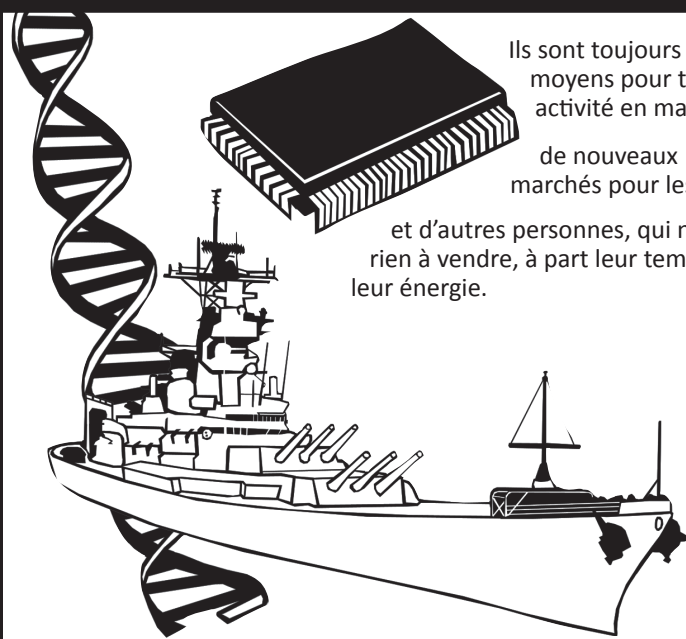


En vrai, nous ne faisons pas le travail pour produire des marchandises. On travaille pour être payés et le patron nous paie pour en tirer des profits.

À la fin de la journée, les patrons réinvestissent les bénéfices de notre labeur, pour accroître leurs affaires. Notre travail constitue une partie de ces choses que nos patrons possèdent ou vendent – le capital.



5



Ils sont toujours à l'affût de nouveaux moyens pour transformer notre activité en marchandises,

de nouveaux marchés pour les vendre,

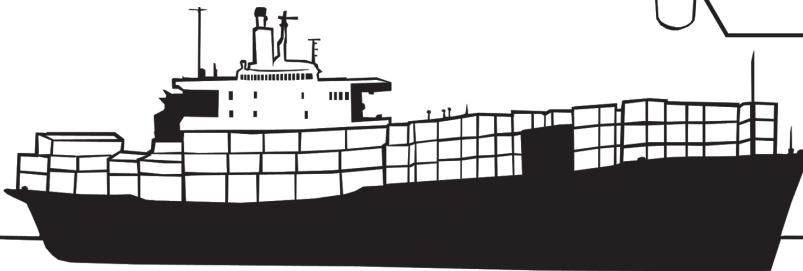
et d'autres personnes, qui n'ont rien à vendre, à part leur temps et leur énergie.



Ce qu'on gagne au travail, c'est assez d'argent pour se payer le loyer, la bouffe, des vêtements et de la bière. Assez, pour qu'on y retourne. Quand on n'est pas en train de bosser, on passe son temps à aller au boulot, à se préparer pour le taf, à se reposer parce qu'il nous épuise, ou à nous bourrer la gueule pour l'oublier.



La seule chose pire que le boulot, c'est de ne pas en avoir. Alors, on perd son temps à en chercher un, sans être payé. Quand il y a des aides sociales, c'est la galère pour en avoir et c'est pas autant qu'un salaire. Le chômage, qui plane comme une menace permanente, nous pousse à aller au boulot tous les jours.

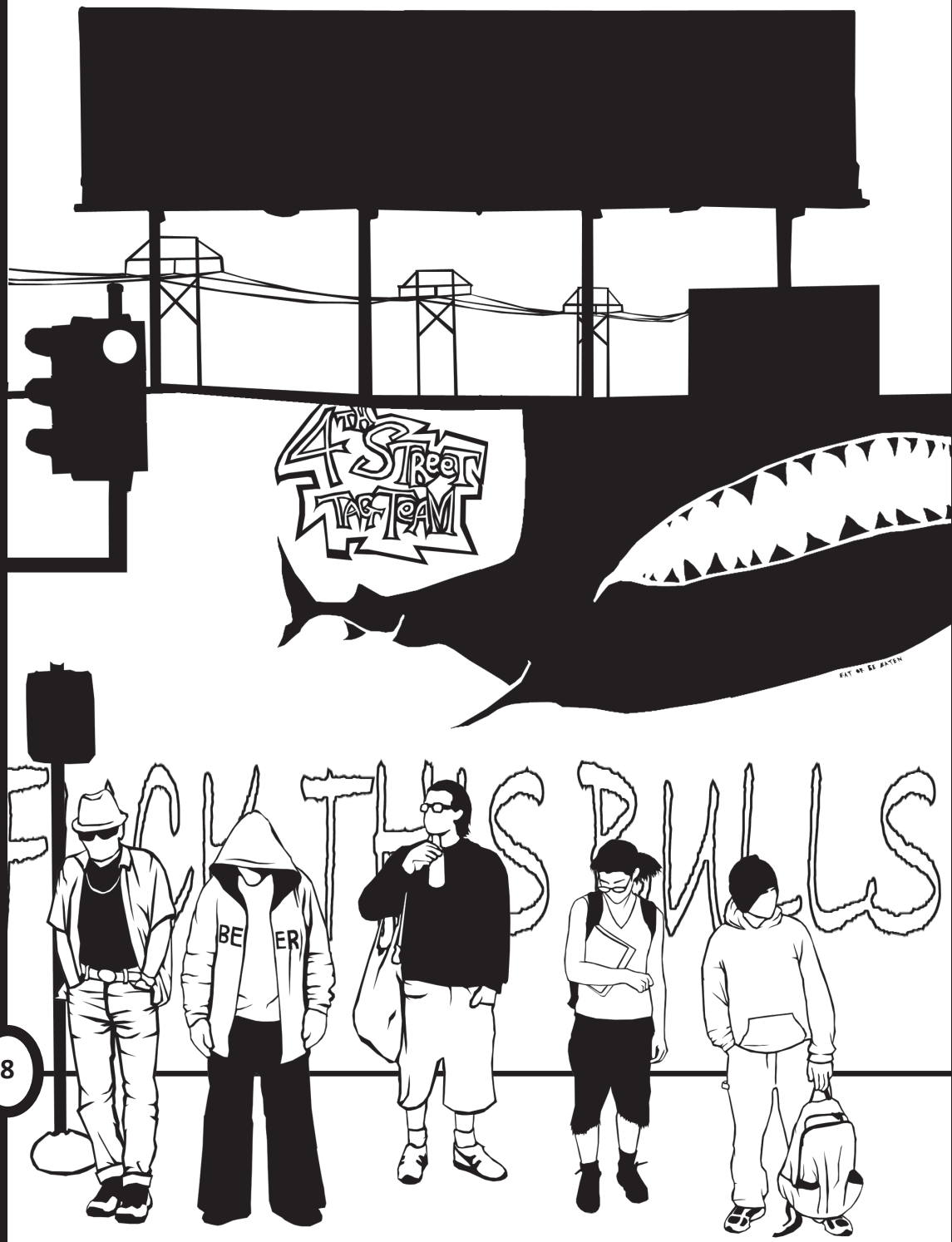


Et c'est sur notre travail que se construit cette société. La puissance de nos patrons s'accroît à chaque heure que nous passons au turbin. C'est ce qui fait leur force et assied leur domination dans tous les pays du monde.

Au boulot, on est à la merci de nos patrons et de leurs intérêts financiers. Mais cela va plus loin, c'est comme si une main invisible continuait à nous imposer une discipline horaire et une régularité monotone en dehors de nos heures de travail. Vivre devient une sorte de spectacle que nous regardons de l'extérieur, et sur lequel nous n'avons aucun contrôle.



Toutes nos activités ont tendance à devenir aussi aliénantes, ennuyeuses et stressantes que le travail : que ce soit le ménage, les devoirs ou les loisirs. C'est ça, le capitalisme.



ANTITRAVAIL

*« Évidemment, les capitalistes sont très satisfaits du capitalisme.
Pourquoi ne le seraient-ils pas? Ils s'enrichissent grâce à lui. »*

Alexandre Berkman.

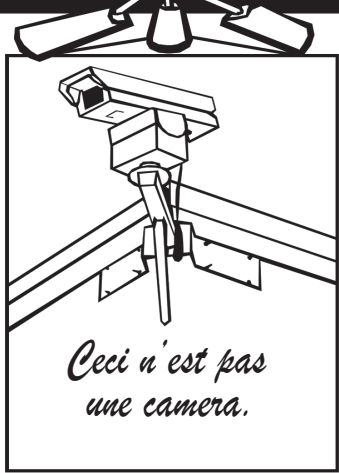




Le travail est vécu de manière très différente suivant de quel côté on se trouve. Pour les patrons, le travail est un moyen de faire encore et encore de l'argent. Pour nous, c'est une façon misérable de survivre. Moins ils nous paient, moins on en fait. Plus ils veulent nous mettre au boulot, plus on en chie.



Nos intérêts s'opposent. Il y a une lutte permanente entre les patrons et les travailleurs, au boulot – comme dans le reste de la société, puisqu'elle est fondée sur le travail. Plus cher nous payons un loyer ou un titre de transport, plus nous aurons à bosser pour pouvoir payer.



Le niveau actuel des salaires, les bénéfices, les heures et les conditions de travail, aussi bien que les politiques du gouvernement, l'art ou la technologie, sont définis par le niveau actuel de la lutte des classes. Se battre pour nos propres intérêts, au sein de cette lutte plus vaste, est le point de départ pour saper les bases du capitalisme.

COMMUNAUTÉ

*« Eh bien, il est temps que chaque rebelle prenne conscience que
"le peuple" et la classe ouvrière n'ont rien en commun. »*

Joe Hill.



La civilisation est profondément divisée. La plupart d'entre nous passent le plus clair de leur temps au boulot, et la plupart sont pauvres, tandis que les propriétaires, riches dans l'ensemble, organisent notre travail et en profitent.

Toutes les communautés et institutions existantes se sont élaborées à partir de cette division fondamentale. Il y a des divisions et des communautés fondées sur des critères ethniques, culturels et linguistiques. Sur le genre ou l'âge. Il y a la communauté nationale et citoyenne, autant que la division entre les nations, et entre ceux qui ont des droits et ceux qui n'en ont pas. Nous sommes unifiés ou séparés par une religion ou une idéologie. Mais nous sommes tous rassemblés pour acheter et vendre, pour faire fonctionner le marché.





Certaines de ces identités sont presque millénaires. Certaines sont issues directement de notre façon de travailler. Quelles qu'elles soient, toutes sont organisées désormais autour du capital. Elles facilitent la tâche des patrons qui ne cessent de transformer notre temps mort en marchandises, et elles maintiennent l'esprit de la division fondamentale qui empêche que la société ne se déchire.

Les gens pauvres d'un pays peuvent se sentir proches des patrons de leur pays, alors même qu'ils feront peut-être la guerre à d'autres pauvres d'une nationalité différente. Les travailleurs ont du mal à faire la grève avec d'autres travailleurs qui ne leur ressemblent pas et parlent une langue différente, surtout s'il y a un groupe pour penser qu'il est meilleur que l'autre.



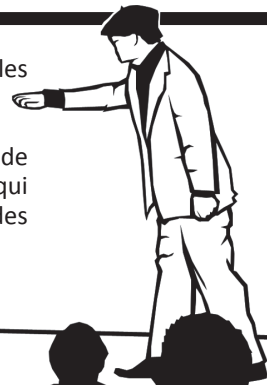
Les séparations et les communautés se reflètent les unes les autres à travers la division des tâches dans le monde du travail.



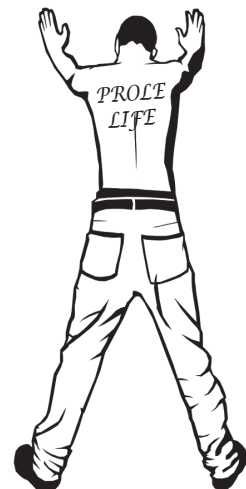
Tandis que, d'une part, les divisions et les séparations communautaires nous sont imposées, on nous vend, de l'autre, une communauté humaine universelle.

Cette communauté est tout aussi imaginaire que fausse. Elle nie la division fondamentale de la société.

La bourgeoisie dirige le gouvernement et les médias, les écoles et les prisons, les services sociaux et la police. Elle dirige nos vies. Les journaux et la télévision nous imposent leur vision du monde. Les écoles nous enseignent l'histoire glorieuse (ou peu glorieuse) de leur société et produisent une bande de diplômés ou d'exclus, qui seront affectés à différentes tâches. Le gouvernement pourvoit des emplois pour que leur société continue de ronronner.



Et si ça ne marche plus, il leur reste encore la police, les prisons et l'armée.



Ce n'est pas notre communauté.

ANTICOMMUNAUTÉ

*« Le pouvoir que la bourgeoisie conserve,
à notre époque, réside dans le manque d'autonomie
et d'indépendance d'esprit du prolétariat. »*

Anton Pannekoek.



Ils nous organisent les uns contre les autres, mais nous pouvons nous organiser ensemble contre eux. Tout l'intérêt de parler de classe et « des proles », c'est d'insister sur le simple fait que des personnes issues de différentes « communautés » ont des expériences essentiellement similaires, et de montrer que des membres de la même communauté devraient en fait se haïr. C'est le point de départ pour combattre les communautés existantes. Lorsque nous commençons à nous battre pour nos propres intérêts, nous voyons que d'autres font la même chose. Les préjugés s'effondrent et notre colère se dirige là où il faut.

16



Nous ne sommes pas faibles parce que nous sommes divisés, nous sommes divisés parce que nous sommes faibles.



Les communautés existantes commencent à être niées en étant attaquées, et commencent à être attaquées en étant niées.

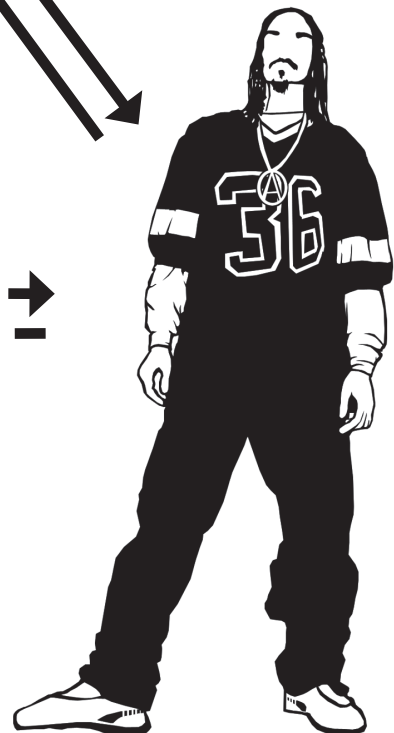
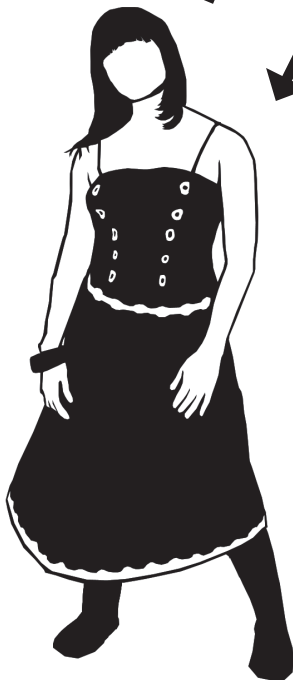


Le racismisme et le sexisme commencent à être remis en question lorsque des prolétaires hommes et femmes de différentes origines combattent côte à côte leurs ennemis de classe. Et cette lutte devient plus efficace en rassemblant des gens de différentes « communautés ».

Il ne sera plus nécessaire de remplacer tout ce qui peut s'acheter ou se vendre quand il n'y aura plus besoin de mesurer le temps de travail nécessaire à la fabrication de ces marchandises. Cela ne sera possible que lorsque nous produirons des objets et agirons pour satisfaire un besoin et non pour les échanger.



Il n'y aura plus besoin d'un gouvernement pour diriger la société quand la société ne sera plus divisée entre dirigeants et travailleurs – lorsque nous pourrons diriger nos vies nous-mêmes. Il n'y aura plus besoin de communautés nationales ou ethniques – et alors il pourrait apparaître une communauté humaine – quand la société ne sera plus divisée entre les pauvres et les riches.



Pour créer ces conditions,
il faut combattre
celles qui existent.



Cette tendance à créer du commun en combattant les conditions de nos vies – le travail, l'argent, l'échange, les frontières, les nations, les gouvernements, la police, la religion et les « communautés » – a été appelé, il y a longtemps, « communisme ».

POLITIQUE

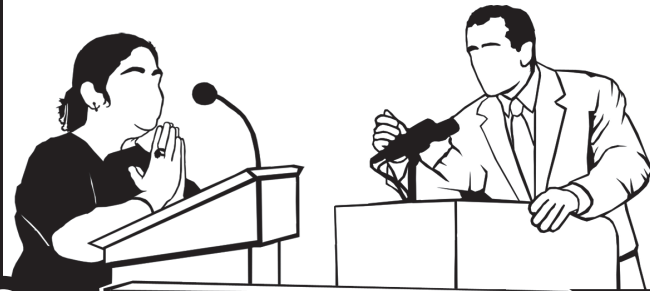
« Plus nous sommes gouvernés, moins nous sommes libres. »

The Alarm (journal anarchiste de Chicago, des années 1880).



Le gouvernement est le modèle de l'activité politique. Les politiciens qui représentent différents pays, régions, ou « communautés » se battent les uns contre les autres. Nous sommes encouragés à soutenir les politiciens avec lesquels nous sommes le moins en désaccord, et nous ne sommes jamais réellement surpris lorsqu'ils nous trahissent.

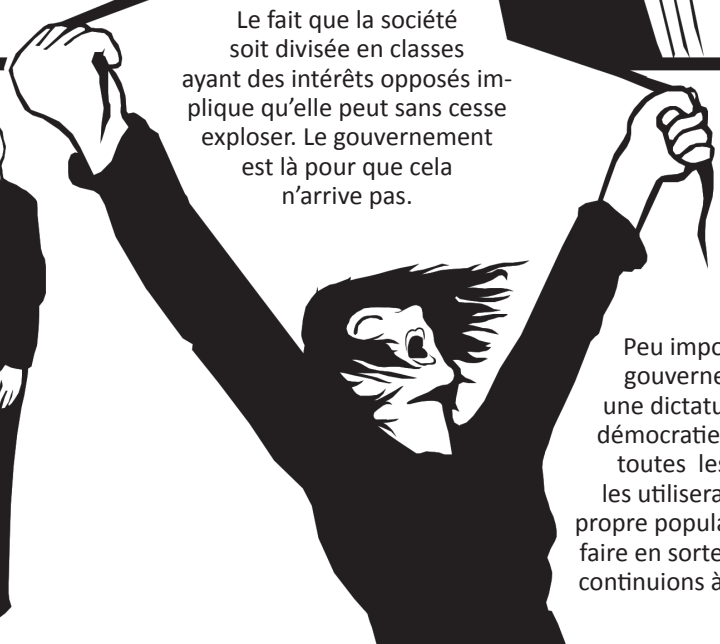
Tous les politiciens d'origine ouvrière ou qui ont des idées radicales ne valent plus rien une fois au gouvernement. Peu importe qui gouverne, le gouvernement a sa propre logique.



20



Le fait que la société soit divisée en classes ayant des intérêts opposés implique qu'elle peut sans cesse exploser. Le gouvernement est là pour que cela n'arrive pas.



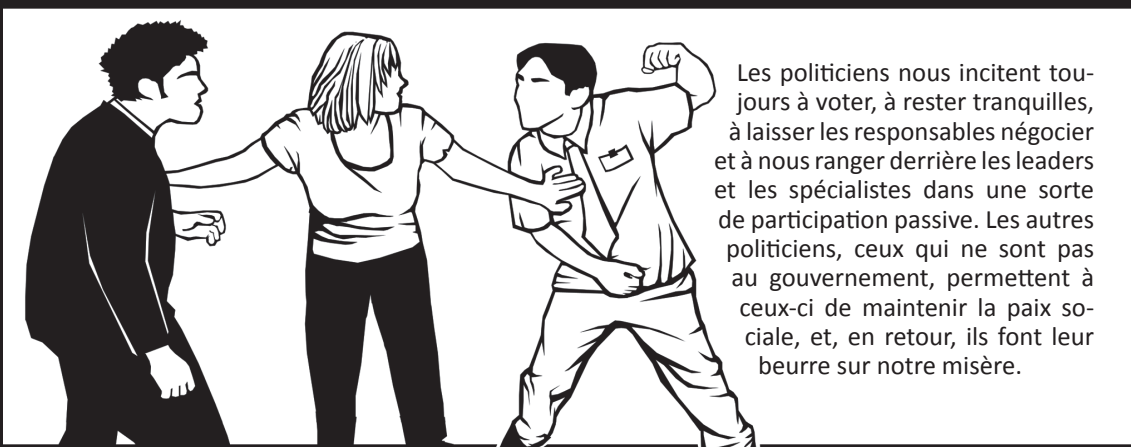
Peu importe que le gouvernement soit une dictature ou une démocratie, il détient toutes les armes et les utilisera contre sa propre population pour faire en sorte que nous continuions à travailler.

Il n'y a pas si longtemps, des événements troubles dans tel ou tel pays pouvaient conduire à la nationalisation des industries de ce pays, à la création d'une police d'État, et on appelait ça le « communisme ». Cette sorte de capitalisme, en fait, a prouvé qu'il était moins efficace et moins flexible que ce bon vieux capitalisme libéral. Depuis la chute de l'Union soviétique, il n'y a plus eu d'Armée rouge pour annexer des pays et les maintenir dans cette voie, et les partis communistes du monde entier sont devenus simplement sociaux-démocrates.



Un parti politique qui représente la classe ouvrière, est une contradiction en soi – non pas parce que les membres d'un tel parti ne seraient pas des ouvriers, mais parce que tout ce qu'il peut faire c'est offrir une représentation politique aux ouvriers. Le parti permet à nos représentants de mettre en avant des idées sur la façon dont nos patrons devraient diriger cette société – sur la manière dont ils peuvent faire de l'argent en nous gardant sous leur contrôle. Qu'ils prônent nationalisation ou privatisation, plus d'aides sociales ou plus de police (ou les deux), les programmes des partis politiques sont autant de stratégies différentes pour faire marcher le capitalisme.

Malheureusement, la politique ne se limite pas aux gouvernements et aux partis. Les leaders des communautés, les militants professionnels et les syndicats veulent se placer entre les travailleurs et les patrons, ils jouent les médiateurs, les négociateurs, les porte-parole, les représentants : au final, ils veulent être les garants de la paix sociale. Ils se battent pour garder cette place. C'est pour ça qu'ils ont besoin de pousser les travailleurs à des mobilisations encadrées, qui ne risquent pas d'exploser, contre les politiciens jugés trop capitalistes, à la disposition desquels, pourtant, ils continuent de mettre une force de travail. Cela signifie qu'ils doivent nous diviser, quand nous commençons à nous défendre. Ils le font en négociant des miettes, ou en nous vendant, tout simplement.



Les politiciens nous incitent toujours à voter, à rester tranquilles, à laisser les responsables négocier et à nous ranger derrière les leaders et les spécialistes dans une sorte de participation passive. Les autres politiciens, ceux qui ne sont pas au gouvernement, permettent à ceux-ci de maintenir la paix sociale, et, en retour, ils font leur beurre sur notre misère.



Les groupes politiques sont bureaucratiques. Ils reproduisent la structure du travail, où l'activité est dirigée de l'extérieur. Ils créent des spécialistes de la politique. Ils s'organisent selon un principe de division entre leaders et suiveurs, entre représentants et représentés, entre organisateurs et organisés. Pourquoi ne pas mettre une bonne dose de démocratie participative, pour tout arranger, dans le fonctionnement de ces organisations ! Après tout, le rôle des partis et des mouvements politiques, c'est de gérer le capitalisme !

ANTIPOLITIQUE

« L'anarchisme n'est pas une belle utopie, ni une idée philosophique abstraite, c'est un mouvement social des masses laborieuses. »

Groupe Dielo Truda, 1928.



Quand on se met à lutter contre les conditions qui règlent nos vies, on entre dans un mouvement radicalement différent. On n'attend pas qu'un politicien change les choses à notre place. On le fait nous-mêmes, avec d'autres prolétaires. Quand cette résistance de classe s'embrace, les politiciens tentent de l'éteindre à coups de pétitions, de lobbying et de campagnes électorales. Mais quand nous luttons pour nous-mêmes, cela n'a plus grand-chose à voir avec tout ça. Nous détournons les biens des propriétaires et nous nous les réapproprions. Nous utilisons des tactiques d'agitation contre nos patrons, qui se finissent en affrontements avec la police. Nous formons des groupes, où tout le monde peut prendre part à l'action, où il n'y a plus de division entre les leaders et ceux qui les suivent. Nous ne nous battons plus pour nos chefs, nos patrons ou notre pays. Nous nous battons pour nous-mêmes.



24



Ce n'est pas la forme ultime de la démocratie. ● Nous prenons ce que nous avons à prendre, sans négociations, car dans cette société nos besoins sont directement en contradiction avec les intérêts et les souhaits des riches. De toute façon, on ne pourra jamais parler d'égal à égal avec eux.

Cette tendance de la lutte des classes à dépasser et combattre les gouvernements, les partis et la politique, cette tendance qu'ont les révoltés à ne compter que sur eux-mêmes, a été nommée, il y a longtemps, « anarchisme ».



GUERRE

« Dévastons les avenues où vivent les riches ! »

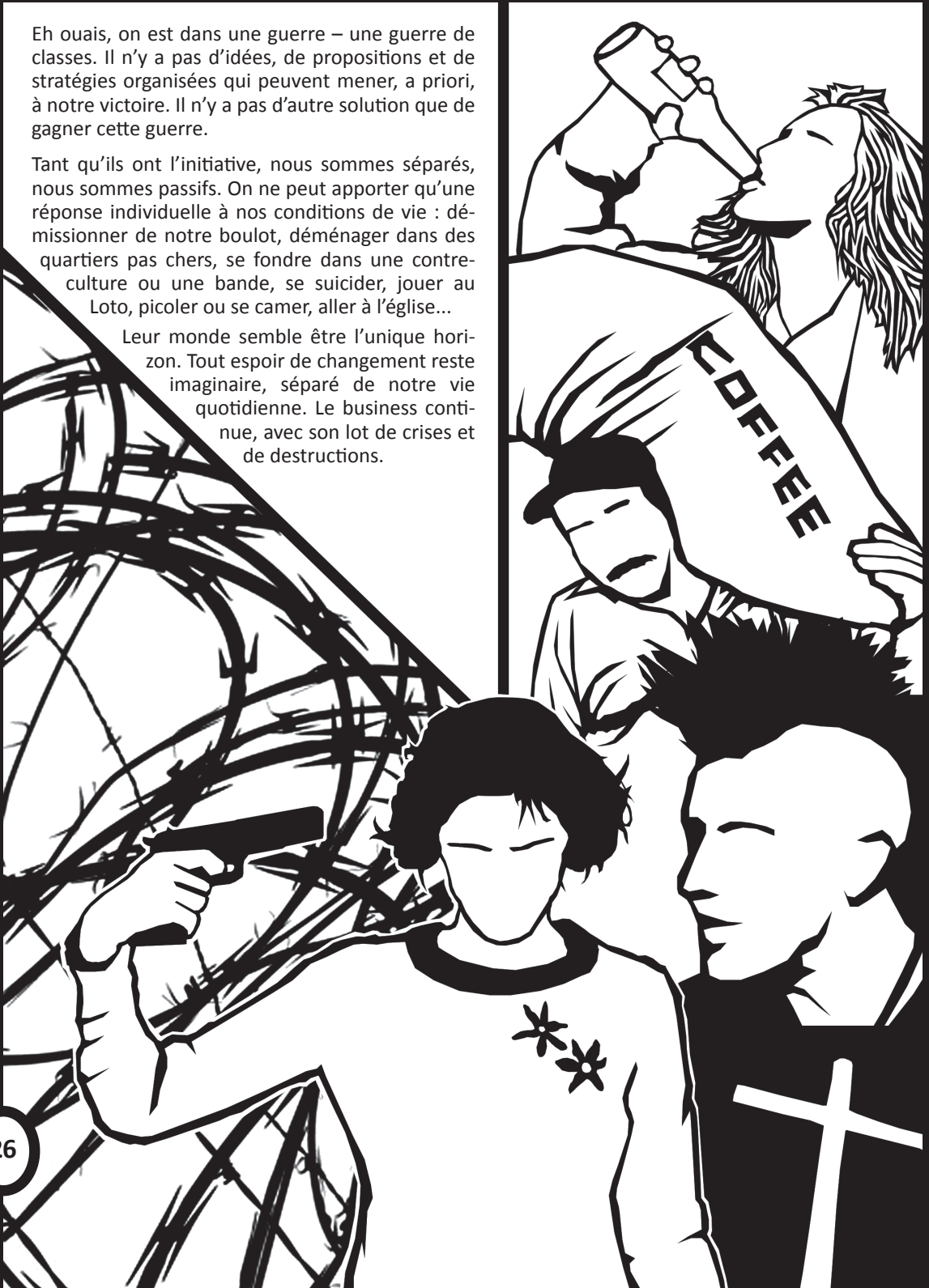
Lucy Parsons (anarchiste américaine
du début du xx^e siècle)



Eh ouais, on est dans une guerre – une guerre de classes. Il n’y a pas d’idées, de propositions et de stratégies organisées qui peuvent mener, a priori, à notre victoire. Il n’y a pas d’autre solution que de gagner cette guerre.

Tant qu’ils ont l’initiative, nous sommes séparés, nous sommes passifs. On ne peut apporter qu’une réponse individuelle à nos conditions de vie : démissionner de notre boulot, déménager dans des quartiers pas chers, se fondre dans une contre-culture ou une bande, se suicider, jouer au Loto, picoler ou se camer, aller à l’église...

Leur monde semble être l’unique horizon. Tout espoir de changement reste imaginaire, séparé de notre vie quotidienne. Le business continue, avec son lot de crises et de destructions.

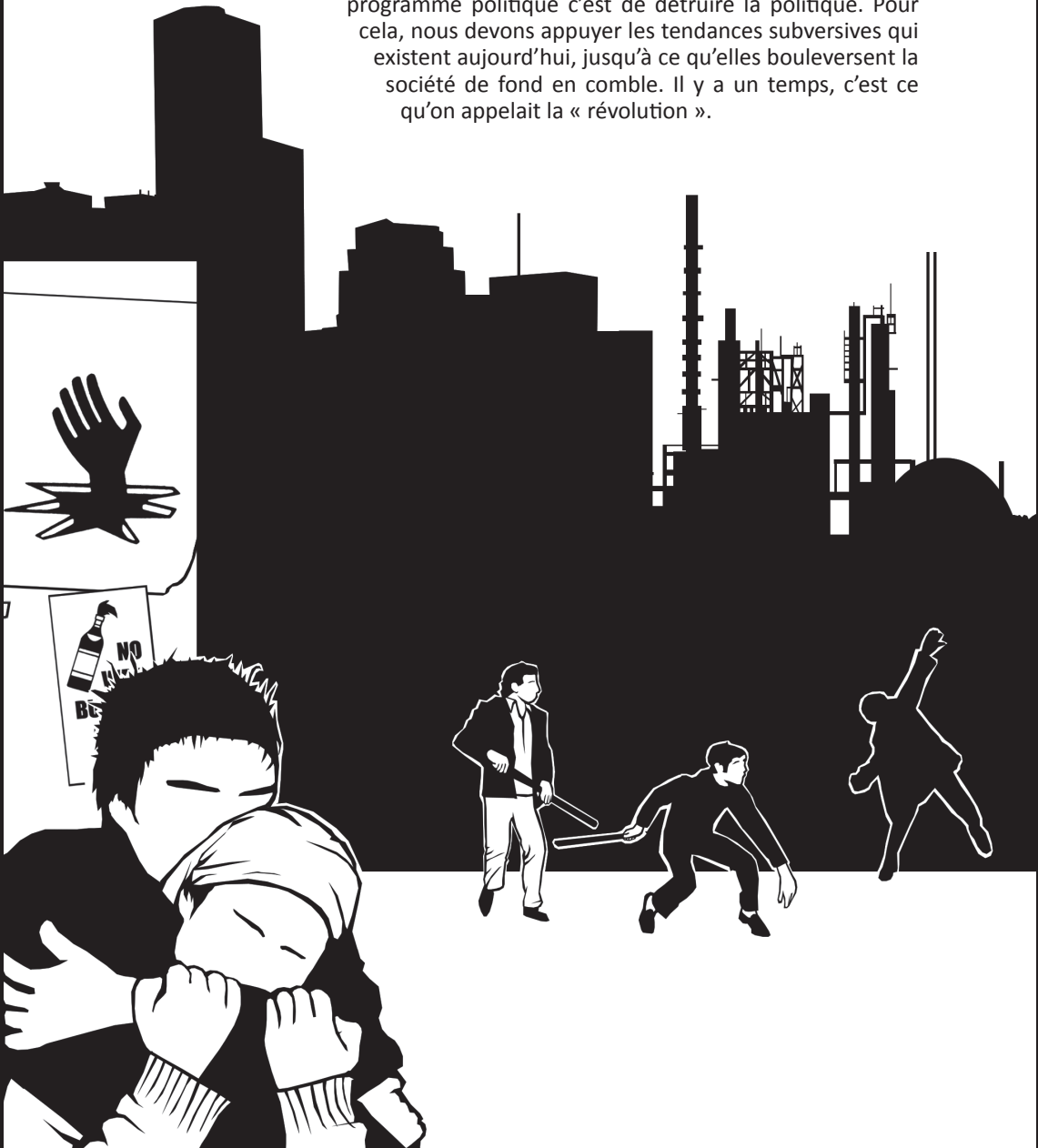


Mais quand nous passons à l'attaque, nous commençons à nous reconnaître et à combattre collectivement. C'est nous qui faisons tourner la société, et c'est nous qui avons les moyens de la ravager. On se met en grève, on sabote, on part en émeute, on déserte, on se mutine, on se réapproprie la propriété. On s'organise pour élargir et renforcer notre mouvement. De nouvelles possibilités s'ouvrent à nous.



Nous devenons plus audacieux et plus agressifs quand nous luttons pour nos propres intérêts de classe. Nous ne voulons ni former un nouveau gouvernement ni devenir de nouveaux patrons. Nous voulons en finir avec cette façon de vivre, et donc avec la société qui est basée sur cette façon de vivre.

Nous sommes la classe des travailleurs qui voulons abolir le travail et les classes. Nous sommes la communauté de ceux qui veulent foutre en l'air les communautés existantes. Notre programme politique c'est de détruire la politique. Pour cela, nous devons appuyer les tendances subversives qui existent aujourd'hui, jusqu'à ce qu'elles bouleversent la société de fond en comble. Il y a un temps, c'est ce qu'on appelait la « révolution ».



Pour aller plus loin

- Les Amis du Potlatch, *À bas le prolétariat, vive le communisme !*, 1979 *
- Anonyme, *Pourquoi j'ai démissionné du syndicat*, 1981 *
- Louis Adamic, *Dynamite ! Cent ans de violence de classe en Amérique*, Sao mai, 2010 [1931]
- Nanni Balestrini, *Nous voulons tout*, Entremonde, 2009 [1972]
- J. Daniels, *Tintin, vive la révolution !*, 2007 [1989 - bande dessinée]
- Gilles Dauvé et Karl Nestic, *Prolétaires et travail : une histoire d'amour ?*, 2002, et *Sortie d'usine*, 2010, Trop loin
- *Bulletin Échanges*, trimestriel d'actualités de la lutte des classes dans le monde
- Martin Glaberman et Seymour Faber, *Travailler pour la paye*, Acratie, 2008
- Karl Marx, *Travail salarié et capital*, L'Altiplano, 2007 [1849]
- Michael Seidman, *Les Ouvriers contre le travail*, Senonevero, 2010
- George Woodcock, *La Tyrannie de l'horloge*, 1944 *

* Les brochures sont disponibles sur le site Infokiosques.net

Web

- libcom.org (infos, analyses et bibliothèque en anglais)
- dndf.org ("des nouvelles du front": revue de presse)
- infokiosques.net (brochures et pamphlets à télécharger)
- cettesemaine.free.fr/spip ("brèves du désordre": revue de presse)
- internetdown.org (bibliothèque et archives)
- mondialisme.org (portail de revues autour de la lutte de classe)

Work - Community - Politics - War a été publié en 2005 sur le site américain PROLE.INFO. Déjà traduit dans une dizaine de langues, nous avons voulu diffuser ce manifeste « *pour une guerre de classe* » en version française.

Nous recommandons également la lecture de **A bas les restaurants**, publié sur le même site en 2006, et également traduit et publié par nos soins en 2012.



Notre lutte n'est pas contre le geste de couper des légumes, de laver la vaisselle, de verser de la bière ni même de servir de la nourriture à d'autres personnes. Elle est contre la façon dont tous ces actes se rassemblent dans un restaurant, séparés d'autres actes, pour faire partie de l'économie et faire croître le capital. Le point de départ et de fin de ce processus est une société de capitalistes et de personnes obligées de travailler pour eux. Nous voulons une fin à cela. Les luttes des travailleurs de restaurant visent ultimement à créer un monde sans restaurants et sans travailleurs.

Pour toutes remarques, suggestions et sollicitations, ou bien si vous souhaitez diffuser ce bouquin, un petit mail à VINAIGRE@RISEUP.NET...

Ce pamphlet est également disponible sur INFOKIOSQUES.NET et REPOSITO.INTERNETDOWN.ORG



isbn : 978-2-914791-07-6
5 euros en librairie